



JOSEPH FLOUEST

FICHE DÉCOUVERTE

Fils d'un capitaine de navire dieppois, Joseph Flouest se tourne dès sa jeunesse vers le travail de l'ivoire, d'abord dans sa ville natale, puis à Paris. Il obtient vers 35 ans l'agrément de l'Académie Royale de Peinture et travaille dans l'atelier du maître Jacques Louis David. En 1808, la municipalité de Dieppe crée une École de dessin et d'architecture afin de relancer le travail de l'ivoire. Joseph Flouest, en ses qualités de peintre et d'ivoirier dirigera pendant vingt cinq ans cette école. Son travail se nourrit de l'héritage de Watteau dont il s'inspire pour certains thèmes comme les fêtes champêtres, mais il emprunte à la technique néoclassique de son maître David, notamment dans les deux œuvres qui sont ici présentées.

Fêtes populaires : bien qu'elles ne soient pas explicitement datées, certains indices comme les costumes et la présence d'un drapeau blanc, permettent de situer ces deux scènes pendant la Restauration (1814-1830). Ce sont des manifestations populaires se déroulant à la campagne dans des parcs, l'un étant celui d'un château, l'autre moins défini. Le thème de la fête a été largement exploité en peinture, sans doute parce qu'il s'agit d'un moment de rupture avec le quotidien des travaux domestiques et ses contraintes. C'est aussi le temps de la sociabilité. Les travaux des champs sont certes souvent partagés, mais la fête, elle, rassemble dans le plaisir : on est là pour se divertir. Pour cela, on a changé de vêtements, on se promène, on danse, on se restaure, autant de motifs que Flouest a restitués avec minutie dans ces deux peintures.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château.*

Les lieux de la fête : dans le parc du château, l'espace est fermé et la composition offre trois zones : sur la droite, le bâtiment imposant n'est pas sans rappeler une construction du XVIIIe s.

Un mur de brique rouge court tout le long de l'espace et par son horizontalité sépare de façon très nette l'intérieur : la fête, et l'extérieur, la campagne. La seconde zone dans la partie inférieure est occupée par l'espace festif. C'est lui qui justifie le sujet de l'œuvre, et qui capte l'attention. La troisième zone dans l'espace supérieur laisse apparaître une campagne assez conventionnelle : improbables vallons traversés de chemin, cime d'arbres, toits de chaume et clocher d'une église de village. Dans l'autre œuvre, le bâtiment n'est plus un château, mais une maison de maître à pans de bois, et l'aire de la fête, tout en obéissant à une composition similaire est toutefois plus ouverte. Les ébats festifs occupent les lieux à la manière d'un espace scénique.

Les personnages : les groupes sont perçus comme autant de petites unités anecdotiques. Rares sont les personnes réellement solitaires. Dans le parc du château, une femme de qualité promène en laisse son chien blanc, tandis que dans l'autre parc, une paysanne en arrêt, campée sur son bâton et ployant sous le fardeau de l'enfant porté sur son dos, attire l'attention, tant par son aspect statique que la pauvreté de sa mise. Il est intéressant de relever la diversité vestimentaire des participants. Excepté cette pauvre, tout le monde a soigné sa tenue, et une observation plus fine permet de remarquer la coexistence de deux mondes. Paysannes et dames à l'allure plus citadine se livrent aux mêmes activités : promenade, pique-nique, entretiens galants, danse et achat de babioles. À travers ses deux tableaux, Joseph Flouest évoque une société réunie en toute convivialité sous le regard des spectateurs au balcon du château ou de la maison à étage devant laquelle on a dressé des tables et des bancs.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans un parc*
Détail de la femme en sabots portant un enfant.



JOSEPH FLOUEST

FICHE DÉCOUVERTE

Le mouvement : les deux scènes rendent une distribution équilibrée du mouvement. Aux silhouettes harmonieuses des danseurs, répondent les attroupement statiques des badauds. Aux pas tranquilles des promeneurs s'opposent la poursuite d'un chien coursant un enfant, la fuite d'une jeune paysanne devant la compagnie d'un jeune homme. Ce sont les corps en action qui définissent le mieux cette dynamique : bras tendus vers un enfant, silhouette arc-boutée pour relever un homme, buste incliné d'une bouquetière vers un groupe allongé dans l'herbe. Dans l'œuvre ci-contre, ce moment de plaisir est perturbé par une rixe qui attire la proche compagnie pour séparer les deux protagonistes, sans que la maréchaussée à cheval ne s'en offusque.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans un parc.*



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château*
Détail d'un manège.

Autour du manège : au fond du parc du château, quelques dames ont investi un manège, sorte de tourniquet de bois muni de sièges en osier. Elles portent la coiffe normande qui consiste en une cornette de mousseline posée sur un bonnet. Devant elles, une paysanne a adopté le caraco à basques sur une jupe rouge vif. Beaucoup de femmes ont croisé sur leur poitrine le fichu, et complété leur tenue du tablier de fête. Dans cette assemblée à la mise traditionnelle, quelques couples se distinguent par une tenue plus citadine : robe claire, laissant entrevoir la cheville, taille haute resserrée de rubans et manches ballon agrémentées de demi-manches de mousseline, cette silhouette hante déjà depuis quelques années les boulevards parisiens. Ces dames ont dédaigné la coiffe et se promènent en cheveux ou en capote de paille tressée fermée d'un large ruban, tandis que les messieurs ont adopté la veste courte à l'anglaise : le « frac » et le pantalon de satin clair glissé dans les bottes. Flouest s'est plu à mêler aux costumes traditionnels des codes vestimentaires citadins qui, par leur légèreté ne sont pas sans évoquer l'héritage du Premier Empire.

Le bal : dans les deux œuvres, les poses des danseurs participent fortement à l'impression d'harmonie qui se dégage de ces ambiances. Loin des rondes ouvertes ou fermées fréquentes dans ce genre de fêtes, les danseurs évoluent ici en couple. Dans le parc du château, ceux-ci ont fait cercle autour du mât de cocagne planté au milieu de l'assemblée. Nous assistons probablement ici à une figure de contredanse ou une variante au cours de laquelle les partenaires se tenant la main esquissent des pas de gavotte. Il en va de même dans l'autre fête, où Flouest a saisi le même temps chorégraphique. Peut-être parce que celui-ci est le plus esthétique et que le peintre voulait donner à chacune de ces fêtes une coloration légère et élégante. Les lignes toutes en arabesques que forment les corps des danseurs en mouvement y contribuent largement. La contredanse venant de l'anglais « country dance », s'est répandue en France à la fin du XVII^e siècle. Ces détails raffinés, tant au niveau des vêtements que des distractions, laissent imaginer un coin de Normandie riche, paisible et des rapports sociaux empreints de convivialité.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château*
Détail d'un couple de danseur.



JOSEPH FLOUEST

FICHE PÉDAGOGIQUE

QUELQUES REPÈRES

La fête populaire au début du XIXe siècle en Normandie : isolée dans le clos-masure bordé de fossés surmontés de hêtres, la vie du paysan normand, aussi aisée soit-elle était entièrement dévouée aux travaux des champs. Les fêtes : assemblées, bals, foires donnaient l'occasion aux garçons et aux filles de se fréquenter dans un contexte enfin plus ludique. Si, à l'origine, celles-ci avaient une connotation religieuse, des manifestations plus profanes venaient se greffer au calendrier : solstices d'hiver avec la Fête des Rois, solstice d'été avec la Saint Jean par exemple.

La Restauration marque ces deux œuvres de son empreinte. En effet, après la chute de Napoléon, les rois Louis XVIII puis Charles X dirigent le royaume de France. Le peintre a fait le choix ici de présenter une société rurale réconciliée vivant relativement bien d'une terre généreuse.

Dans l'une des peintures, la proximité du château invite à évoquer une célébration (baptême ? mariage ?) en relation directe avec les châtelains : présence de personnes au balcon et sur la terrasse, jeune couple descendant les marches du perron, domestiques apportant des brioches.

Plus généralement, dans les deux œuvres, les vêtements et les attitudes des personnages révèlent pour certains une certaine élégance, et pour d'autres, une relative aisance. La nourriture ne fait pas défaut : un groupe assis a déjà déployé une nappe blanche et coupé de larges tartines, tandis qu'une femme vend des galettes et du pain d'épice ce dernier ayant une connotation foraine : Paris avait sa « Foire au pain d'épice » qui n'était autre que la Foire du Trône actuelle. Nous ne sommes pas non plus coupés du monde : la mode de Paris s'est invitée chez des personnages à la mise particulièrement soignée.

Une mixité sociale : elle est voulue par Flouest, elle est le reflet d'une société où, après la Révolution Française, la bourgeoisie et l'aristocratie rurale ne dédaignaient pas fréquenter les manifestations populaires et participer aux réjouissances : mâts de cocagne, danses, manèges, ou plus simplement promenade.

Enfin, il est évident que ces paysans-là ne sont pas des gueux. La Normandie de cette époque connaissait une industrie textile florissante. On élevait des moutons depuis le siècle précédent et des manufactures transformaient cette laine en drap de qualité. Le lin était cultivé en quantité suffisante pour les besoins de la dot des filles. D'autre part, le développement du commerce avait tout récemment amené sur les quais des ports normands du coton qui va relancer le filage du textile : lin et coton se tissent désormais ensemble. La vallée du Cailly, et les environs de Darnétal près de Rouen se spécialisent dans l'impression du coton : les indiennes.

Les normands bénéficiaient donc d'étoffes de qualité qu'ils avaient la possibilité de travailler eux-mêmes. Un luxe que devait leur envier la petite bourgeoisie parisienne !



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château*
Détail des domestiques apportant des brioches.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans un parc*
Détail du pique-nique et de la rixe

En conclusion, dans ces deux œuvres, Joseph Flouest a voulu témoigner d'une province prospère, peuplée d'une riche paysannerie qui peut s'offrir des divertissements en compagnie de la bourgeoisie et de l'aristocratie locale dans un climat d'insouciance et de rapports de classe apaisés. La distribution de l'espace festif que le peintre a voulu clos autour du château et un peu moins circonscrit dans l'autre scène plus populaire vient sans doute appuyer cette volonté.



JOSEPH FLOUEST

FICHE PÉDAGOGIQUE

QUELQUES PISTES

Sur le thème de la fête en peinture : depuis le Moyen-Âge, le thème de la fête est présent dans la peinture flamande.

On pourra étudier en contrepoint des tableaux sereins de Flouest *La Nef des Fous*, œuvre inquiétante de Hieronymus Bosch peinte vers 1500 et en particulier le personnage qui grimpe sur un mât de cocagne afin d'attraper une volaille attachée à son sommet.

Brueghel le Jeune a peint les *Noces Villageoises* au XVI^e siècle.

En 1640, Rubens a peint la *Kermesse*, ambiance triviale de fête villageoise aux antipodes de ce que nous soumet Flouest. À ce sujet, il serait intéressant d'étudier la mise en abyme que propose Émile Zola au chapitre 3 de « *L'Assommoir* » (1877). En effet, le cortège de noces de Gervaise et Coupeau, contrarié par un orage, s'engage dans les salles du Louvre et se retrouve devant cette œuvre. La fête populaire porte un regard sur une fête populaire d'un autre âge aux accents grossiers :

« Les dames, quand elles eurent le nez sur la peinture, poussèrent de petits cris ; puis elles se détournèrent, très rouges. Les hommes les retinrent, rigolant, cherchant les détails orduriers.

« Voyez donc ! répétait Boche, ça vaut l'argent. En voilà un qui dégobille. Et celui-là, il arrose les pissenlits. Et celui-là, oh ! celui-là... Ah bien ! ils sont propres, ici. »

Dans un autre registre, les *Fêtes Galantes* (Watteau : *Embarquement pour Cythère*, 1717) invitent aux textes poétiques de Baudelaire en 1857 (*Les Fleurs du Mal*) et de Verlaine en 1876. Ces œuvres dégagent un érotisme teinté d'exotisme qui permet un raffinement des sens. Évoquons aussi un thème voisin des *Fêtes Galantes* dans la sensualité, il s'agit du *Déjeuner sur l'Herbe*, présent de façon anecdotique dans les œuvres de Flouest, mais qui pourra être prolongé à travers celles de Manet (1863), puis Monet (1865), et repris en peinture contemporaine : posture des personnages, composition des groupes agencement du décor, des victuailles, symboles...

Avec le *Bal au Moulin de la Galette* (1876), Auguste Renoir nous entraîne dans le tourbillon festif des divertissements populaires parisiens de cette fin de siècle.

La Normandie au XIX^e siècle : des paysans de Flouest aux mendiants de Graillon, une étude comparative pourra être menée à travers les collections du musée. Les deux artistes apportent deux regards éloignés servis par des intentions différentes. Cette comparaison sera adaptée à différents niveaux, du premier degré au lycée.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château*
Détail du joueur de bonneteau.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château*
Détail du mât de cocagne.

Pour les plus petits : la photo !

À la manière d'une publicité de vêtements pour enfants qui, il y a quelques années avait reconstitué une aire de jeu dans une ville imaginaire, la cour de récréation, espace clos, ludique peut être le terrain festif à la mesure des enfants. Prises de photos « sur le vif » qui permettront de trouver un air de famille entre les scènes populaires de Flouest et les jeux des enfants. Les thèmes de la danse, des jeux et des jouets pourront être développés.



Joseph Flouest, *Fête populaire dans le parc d'un château*
Détail de la bouquetière.

D'autres supports à découvrir :

Photographies :

Willy Ronis : *Travail sur les bals de 14 juillet*.

Photos et affiches de fêtes populaires, fêtes foraines.

Films :

Jacques Tati : *Jour de fête*, 1949. (La fête foraine sur la place du village).

Marcel Carné : *Les Enfants du Paradis*, 1945. (Scènes de fête dans les rues de Paris).